

1

5

Mes chers Christian et Dadou,

Je me suis interrogé souvent sur la vie de mes parents, les évènements qui ont présidé à leur union, quelle a été leur vie, leurs soucis, leurs espoirs, leurs pensées. J'en sais peu de chose du roman de ces vies d'où est issue la mienne. Et je me dis que vous aussi vous vous poserez peut-être les memes interrogations, sur le roman de vos parents. Je vais donc tracer ici quelques chapitres de l'histoire familiale pour satisfaire votre curiosité. Cela créera un trait entre nous, car nous ne ferons encore peut-être beaucoup de chemin ensemble; vous etes bien jeunes, vous ayant eu tard, et ma santé decline, je sens mon organisme usé; je me sens las, physiquement et mentalement.

Mon père, Pablo Narezo, naquit je crois a Liébana. En tous cas il y fut baptisé, comme moi-même, au petit village de Frama, où se trouve la maison ancestrale. Son pere, Santos Narezo, habitait aussi a Frama, et fut une grande figure locale. Sa memoire est encore conservée parmi les campagnard, car il eu un grand prestige dans tous les villages environants, et on raconte mille traits de son caractère et des faits qui denotent une grande force de caractère et une grande bonté. En voici un. Le marché hebdomadaire se fait à Potes, le chef lieu, et etant enfant je me rapelle que tous les samedis matin, passaient devant la maison, qui est en bordure de la grande route, une cohorte de campagnards charges de volaille, ou de legumes, ou trainant menant devant eux des betes de cour.

Je me souviens même qu'un samedi, le peintre Beltran, qui etait alors fiancé a Irene, votre tante, eu l'idée en trouvant un vieux chapeau a ma mere, qui suivant la mode de l'epoque offrait l'aspect d'un veritable jardin, d'en prelever deux ou trois cerises artificielles de la taille d'une grande prune, et de les suspendre aus basses branches d'un grand cerisier, dont les ramures s'epanouissaient sur la route, et qui se trouvait en face de la maison. Des que les gens de la campagne, venant de tous les vilages environants, commencerent a apparaitre, ce fut un spectacle tres amusant de voir leurs mines auries, dès qu'ils remarquaient les fameuses cerises, souvent ils s'arretaient, et restaient là, hebahis. Puis ils discutaient entre eux, regardaient a nouveau, et en poursuivant leur route vers le marché, nous les voyions se retourner souvent, comme s'ils doutaient du temoignage de leurs yeux.

Donc, le marché avait lieu depuis de temps immémoriaux à Potes. Mais il advint que les droits pour la commune furent augmentés notablement, creant le mecontentement des campagnards.

Mon grand pere, trouva une solution toute simple. Grâce au prestige dont il jouissait, il reunit tous les gens du marché, leur fit prendre leur marchandise, et les conduisit a un village voisin, où il organisa derechef le marché. La semaine suivante, Potes capitula, et le marché reprit, aux conditions anciennes.

On raconte aussi que la région etait mise a sac par des jeunes gens qui volaient la nuits volaille et fruits. Une nuit il se rendit compte que l'on etait en train de voler les cerises dans le champ que fait encore face a la maison, a un cerisier voisin precisement de celui qui servit a la petite facétie de Beltran. Sans s'emouvoir, il decida de donner une bonne leçon aux gaillards qui mit fin a leurs larcins? Posement il prit une hache

et se dirigea nonchalemment vers l'arbre, sur lequel il savait  
étaient perchés les voleurs. Il ne leva même pas la tête en en-  
tendant gemir les hautes branches du grand cerisier. Il tira  
posement sa veste, et à grands coups, qui faisaient fremir l'arbre  
ebtama le tronc. Les coups resonnaient réguliers, sans arrêt,  
car malgré son âge, il était d'une exceptionnelle corpulence.  
Bientôt l'arbre commença à flechir, et les voleurs blêmes de peur,  
se cramponnaient à l'arbre, sans oser se démasquer en descendant.  
Ils ne le firent, et fort piteusement, ~~que~~ ~~lorsqu'~~ ~~en~~ ~~toute~~ ~~extre~~  
mité, lorsque le grand arbre penchait déjà dangereusement, et me-  
naçait de s'abattre d'un instant à l'autre. Ainsi don Santos Nare  
zo sacrifia un fort beau cerisier, mais son geste, demeuré légén-  
daire, fit cesser pour longtemps les larcins nocturnes.

②  
A  
Votre père, donc, est de souche campagnarde. Je crois que  
les Narezo ont depuis de longues générations vécu à Liebana. Si  
cela vous est possible, vous devriez visiter cette région, qui est  
fort belle. On prétend que Liebana constituait dans les temps  
préhistoriques un grand lac, et en effet, c'est fort vraisemblable,  
car l'endroit constitue une immense vallée, entourée de montagnes?  
Pour s'y rendre, la route traverse une sorte de canon, sorte de faille  
par où se vida peut être l'ancien lac. Notre maison, qui fut vendue  
par mon frère Alfonso, est la propriété d'un parent qui est commer-  
çant ~~à~~ au Mexique, qui n'a pas voulu que la propriété sorte de  
la famille, et qui à ce qu'il paraît, la laisse à la disposition  
de tous les membres de la famille portant le nom de Narezo. Or, à  
ma connaissance, vous êtes les seuls, avec vos oncles bien entendu,  
à constituer la descendance de ce nom. Comme ce parent, dont j'ai  
oublié le nom (le prénom est Arsenio) n'a pas d'enfants, il se peu  
qu'il vous laisse la maison.

Liebana est pour moi un grand et beau souvenir d'enfance.  
Depuis l'âge de huit ans jusqu'à quatorze ans, tous les ans  
j'y allais avec ma mère et mes frères passer des vacances fort  
longues, trois ou quatre mois. Ces départs avaient pour moi quel-  
que chose de merveilleux, autant parce qu'ils préluèrent une lon-  
gue période de liberté, que parce que le voyage fort long, agrémen-  
té en son dernier parcours d'une longue étape en diligence, avait  
pour moi l'attrait de l'aventure. Je revais longtemps à l'avance  
j'aisais mille projets, escomptais mille joies, et vivais en un état  
de fièvre, qui allait en augmentant, jusqu'au jour bienheureux  
du grand départ, que je vivais comme en une sorte de rêve, dans  
un état d'euphorie absolue, comme jamais j'en goûté par la suite.  
Car les joies de l'enfance ont une plénitude que ne connaissent  
celles de l'âge adulte, car notre esprit critique s'est développé,  
notre savoir aussi, mais hélas, au détriment de notre faculté d'é-  
motion.

Etant fort renfermé, tout cela se passait en moi, sans s'exte-  
rioriser, car je n'ai eu de véritable intimité avec mes frères,  
n'ayant avec eux aucune parenté spirituelle. Ma mère non plus ne  
m'incitait à m'épancher, n'ayant, quoique fort intelligente, au-  
cune compréhension de l'enfance, ni cette tendre subtilité qui per-  
met à certaines mères de pénétrer dans le sanctuaire d'une âme  
d'enfant. Cette solitude spirituelle ne me pesait nullement, car  
quoique de tempérament assez affectif, j'ai manqué toute ma vie de  
l'enviable faculté de m'extérioriser. Par ailleurs fort imagina-  
tif, émotif à l'extrême, je puisais en moi-même et y découvrais tant  
de choses, que je ne ressentais le besoin de chercher en dehors de

(3)  
~~par~~ d'autres sources d'emotion.

La dernière partie du parcours, comme je vous ai dit, se fait en diligence? Ce mode ~~main~~ de locomotion, maintenant vetuste, avait un merveilleux attrait pour moi, accru par le sentiment d'atteindre enfin ce lieu merveilleux, que j'avais quitté depuis des siècles, c'est à dire depuis un an, et où j'allais vivre une éternité, c'est à dire trois ou quatre mois. A cinquante deux ans, j'entends encore le rythme mélodieux des clochetes dont étaient garnis les harnais des quatre chevaux, qui interminablement berçaient mes oreilles, tandis que mon imagination s'exaltait à la pensée des joies, si proches. Il me semble aussi sentir l'odeur forte des chevaux en sueur, mêlée aux éflaves de bruyère, d'herbe fraîche et de terre humide... Et il est curieux que cette acuité des souvenirs si lointains, je ne la retrouve plus pour des événements bien plus proches, et soit disant ~~plus~~ transcendants, ceux qui ~~orientent~~ ~~par~~ ~~donnent~~ donnent une nouvelle orientation à la vie, bonne ou mauvaise, le plus souvent fâcheuse...

La maison de Liebana était habitée par une Tante, ~~à~~ tia Susana, tante Suzanne, et un cousin, Pepito. Tante Suzanne était une vieille sèche et énergique, au regard impérieux, la tête en perpétuel mouvement, une sorte de petit et rapide mouvement de dénégation, et se tic semblait manifester la protestation de cette femme hautaine et volontaire contre la vie, qui l'avait reléguée dans cette ~~ma~~ vie d'obscur campagnarde, parmi son fils et son mari, êtres bons et faibles, l'antithèse de son caractère. Car habitait aussi dans cette maison tío Ricardo, oncle Richard, et si je oublie de le mentionner, c'est instinctivement, parce que sa personnalité ~~me~~ disparaissait, se dissolvait ~~à~~ comme la flamme d'une bougie exposée au soleil. Oncle Richard était un ~~mi~~ aimable vieillard au regard d'enfant, de ceux que la vie n'a pas réussi ni à endurcir ni à décevoir. Ils gardent leur fraîcheur, leur candeur, leur faiblesse... Il avait une petite chambre, tout là haut, qui sentait le tabac et le moisi. Il possédait une étagère avec quelques livres, et de grandes piles de revues et journaux vieux de vingt ans au moins, et qu'il parcourait inlassablement. Lorsque ~~par~~ à l'occasion d'une fête il pouvait boire autre chose que de l'eau qu'il goûtait du reste fort peu, sa figure enfantine et ridée s'illuminait d'un sourire indulgent et béat. Il me chantait alors avec une petite voix flûtée une chanson garibaldienne, que j'avais fini par apprendre par cœur, mais dont j'étais l'auditeur attentif, et du reste unique. Il m'aimait bien, peut-être parce que j'étais le seul à fréquenter son refuge, à supporter l'insupportable relent de pipe froide qui y régnait, et à écouter avec attention d'interminables et incompréhensibles histoires. Il avait ~~à~~ tenu un magasin à Santander, je crois, probablement une mercerie. Il ne faisait pas des affaires bien brillantes, car jamais il prit son commerce au sérieux. En cours de mes intrusions dans l'impénétrable grenier de la maison, où je passais des après-midi entières, soit à fouiller dans un inextricable capharnaüm d'objets les plus invraisemblables, soit à regarder la campagne environnante par de sorte d'oeil de boeuf, et revassant, je découvris un jour deux ou trois coffres pleins de trésors. J'y puisais à pleines mains parmi des monceaux de boutons, festons, rubans, broches, colliers; je sus par la suite que c'était là les vestiges d'une de la pacotille qui constituait le fond du commerce de mon brave oncle.